

QUELQUES RÉFÉRENTS CULTURELS FILTRANT LE REGARD PORTÉ SUR SOI-MÊME ET SUR AUTRUI

Nina IVANCIU¹

Résumé

Cet article se propose d'évoquer l'impact du facteur culturel sur la psyché individuelle et, en prolongement, sur les interactions de celle-ci avec le milieu social ou professionnel. Il est bien connu et admis que la culture offre des matrices de représentations, y compris « des prêts-à-penser-droit » et des « prêts-à-se-comporter ». C'est ce qu'on essayera d'investiguer à travers la lecture de certains genres de produits culturels. Seront convoqués à ce propos le discours idéologique ou publicitaire, la littérature, certaines réflexions sur le discours visant la construction d'une société utopique, ou bien des commentaires sur les particularités de l'ethos étranger.

Mots clé : emprunts culturels, manipulation, prêts-à-penser, prêts-à-se-comporter, ethos innovant.

Abstract

The article aims to evoke the cultural factor impact on the individual psyche and, in addition, on its interactions with the social or professional environment. It is well known and admitted that the culture provides some matrix of representation, inclusively some "ready-made-to-think-right" and "ready-made-to-behaviour". It will be investigated through the reading of some kinds of cultural products. With reference to this point, will be consulted the ideological or advertising discourse, the literature, some reflections on a discourse intending to build a utopian society, or some commentaries on the particularities of foreign ethos.

Keywords: cultural borrowing, manipulation, ready-made-to think, ready-made-to-behaviour, innovative ethos.

Emprunts socioculturels

On a déjà démontré, au fil du temps, que les valeurs et la vision sur soi-même, mais aussi sur les autres sont façonnées à différents degrés, quelquefois à son insu, par ce qui vient d'autrui (aspects cognitifs, idéologiques, esthétiques, prescriptifs ou comportementaux). Tout d'abord, évidemment, on absorbe (et on se nourrit de) « l'offre » de l'espace le plus proche, la famille, qui configure déjà un savoir être personnel à travers ce que les psychanalystes appellent « l'ancrage

¹ Professeur, Département des Langues Modernes et de Communication en Affaires, ASE Bucarest

identitaire archaïque au groupe culturel » (Paduart, 2004)). Ensuite, cet espace s'élargit peu à peu par divers parcours institutionnels (école, milieu professionnel), etc., et, généralement, on arrive à embrasser les tendances de la communauté qu'on côtoie. L'accueil dans le tréfonds de son être de ce qui appartient à « l'étranger » ne s'accompagne pas d'un examen attentif et du tri afférent. On n'assume pas toujours consciemment ces emprunts, mais on s'en imprègne, tout en les faisant sien, et on les prend souvent pour quelque chose de naturel. De manière plus générale, si l'on accepte avec Marc Augé que la « culture, par définition, implique le rapport à autrui : le rapport à l'histoire, à l'entourage, à la société, au monde » (2001 : 303), alors on peut admettre aussi qu'il « n'y a pas, au sens strict, de culture individuelle ; toute culture est une culture d'emprunt : il faut l'acquérir » (*idem*).

Le processus d'adoption des aspects culturels d'autrui, prioritairement émotionnel, sans la prise en compte en parallèle de ses propres capacités réflexives, susceptibles de recourir à une sorte de négociation, s'accompagne (presque) inévitablement de leur *survalorisation* et conduit à l'attribution d'un pouvoir *excessif* à ces derniers. Ils sont érigés en référents personnels qui filtrent en grande partie, impérativement, la manière de se représenter (s'interpréter, se juger) soi-même, de percevoir (interpréter, juger) l'environnement, ou bien de concevoir les nombreux types d'interactions sociales.

Une place à part parmi ces emprunts revient à ce que Bernard Meyer appelle l'« effet de halo », désignant « les connotations, les évocations, les suggestions, bref tout ce flou qui résonne en nous à l'évocation d'un terme qui nous est cher ou, au contraire, abhorré » (2012 :16). Dans le contexte d'une influence socioculturelle prononcée, fût-elle méconnue, le sens subjectif associé positivement ou négativement à un terme et, par extension, à un message dans son ensemble risque de dépendre des valeurs et prescriptions de l'« étranger », accueillies hâtivement, non questionnées et, par conséquent, non objectivées au préalable.

On peut en déduire que sans « une plongée en soi-même pour voir de quelle façon son propre conditionnement culturel façonne le regard sur les autres » (Blu, 2000) et, naturellement, le regard sur soi-même, le bon fonctionnement de sa propre pensée et de ses ressentis les plus personnels, ainsi que l'accès aux modes de réfléchir, d'évaluer ou d'agir *spécifiques* à l'interlocuteur seront entravés. Un conditionnement ignoré aurait pour effet immédiat une lecture déformée des intentions discursives de l'autre – source, à son tour, de malentendus et de tensions interpersonnelles. Les incompréhensions, souvent réciproques, sabotant, certes, les efforts d'intercommunication, peuvent, heureusement, être apaisés par le biais du renvoi d'un feed-back qui favorise les questions, les explicitations, y compris les reformulations, voire, si nécessaire, les rectifications, de sorte que les

particularités culturelles de l'émetteur soient accessibles au récepteur et vice-versa, malgré leur (éventuel) très grand écart.

Les astuces manipulatrices du discours d'autrui

En l'absence de l'exercice de sa capacité *personnelle* de penser, on tombe assez facilement dans le piège des discours qui visent à influencer habilement l'audience pour la faire agir comme le souhaite leurs auteurs. Notons à ce propos que les chercheurs se demandent souvent si la culture moderne contribue vraiment au développement réflexif et émotionnel de l'individu, ou bien, elle a intérêt à l'encourager à persévérer dans la voie des *fantasmes* :

[...] *la culture moderne encourage-t-elle l'individu à devenir adulte, soi ? L'invite-t-elle à un minimum de sagesse ? L'aide-t-elle à réfléchir, à patienter et à se contrôler face à l'impulsivité pulsionnelle l'entraînant dans les deux culs-de-sac, pervers et dépressif ? Cherche-t-elle, au contraire, à titiller la pensée magique infantile, à exploiter les rêves et les craintes de l'enfant intérieur, afin de mieux manipuler l'adulte en faisant de lui un conformiste et un docile consommateur?* (Nabati, 2008 : 49-50 ; c'est moi qui souligne).

Ces questions sont plutôt rhétoriques parce que, suivant le parcours analytique de l'auteur, il y a des porte-parole significatifs de la culture actuelle qui ne tiennent pas à apporter quelque chose d'essentiel au devenir adulte de l'individu. La propagande idéologique et la publicité, par exemple, agissent en cachette à l'opposé, détournant le sujet de la voie, normale, de détachement de toute tutelle qui étouffe son esprit créatif et le rend prisonnier du conformisme à ce qu'elles louent avec insistance:

Elles manipulent ses émotions, titillant son besoin d'amour et ses angoisses d'exclusion. Elles lui prescrivent ainsi des modèles préfabriqués de besoins et d'actions dont l'observance l'immuniserait contre tout risque d'isolement, afin qu'il se croie comme tout le monde, adapté aux normes : le même corps, les mêmes habits, la même maison et les mêmes ambitions (Nabati, *ibid.*, p. 84).

La culture actuelle court-circuite ainsi la dimension de réflexion de l'individu tout en l'éloignant « du face-à-face avec son intériorité » (*ibid.*, p. 297), en complicité, ajouterais-je, avec la dimension affective de l'individu lui-même. Et cela en dépit de la « façade libérale et tolérante, voire parfois libertaire [...] encensant la liberté de tout penser et de tout exprimer » (Nabati, *ibid.*, p. 296) de la « démarche 'positiviste' forcée et artificielle, 'marketingement' confectionnée » (*ibid.*, p. 297). Derrière l'apparence supposée libérale, continue l'auteur cité,

[...] *certaines idées susceptibles de déranger l'harmonie factice du 'prêt-à-penser positif', consensuel et politiquement correct se trouvent instantanément écartées, frappées d'anathème (Nabati, idem).*

Le propre de ce type de discours social consiste, semble-t-il, à cacher les faits *contrariant* l'idéal du moment et, par quelques retouches faites au *vrai réel*, à y englober, de manière déclarative, les aspects que ce discours ne cesse de glorifier :

Le discours social [...] a justement pour fonction, en célébrant tapageusement une valeur, de camoufler et de compenser sa pénurie de fait. On n'exalte en effet jamais autant l'amour du prochain, la solidarité et l'altruisme que lorsque l'individualisme et l'indifférence égoïste se propagent cancéreusement (Nabati, ibid., p. 297 ; c'est moi qui souligne).

S'appuyant sur une idéologie qui élimine magiquement ce qui gêne l'individu à tel point qu'il préfère ne pas en savoir, ce discours finit par avoir un grand impact sur le public. Il participe, à côté d'autres genres discursifs (celui médiatique, par exemple) à la cristallisation de toute une culture qui, à l'aide de divers procédés insidieux, ayant une surface argumentative bénigne, acquiert de la force persuasive, le sujet étant prêt à *consommer* ce qu'elle lui vend plus ou moins implicitement (principes, croyances, normes, biens matériels ...) comme une sorte de thérapie. Poussé à trouver vite, dans son « Ici et Maintenant » le remède facile et sûr à tous ses maux, il ne pense plus à la dépendance qui s'ensuit inévitablement :

Nous cherchons ainsi, sans nous en rendre compte, conditionnés sournoisement par cette idéologie, à satisfaire dans les meilleurs délais nos besoins affectifs [...] et anciens par le biais de nos conduites actuelles, espérant apaiser nos tensions en recourant à des exutoires et à des substituts [...]. Il s'agit là du mécanisme profond et constant qui est à la base de toutes les addictions (Nabati, ibid., p. 316).

Nous savons déjà que la publicité, à côté de la propagande assénée par de nombreux moyens de transmission orale et écrite (discours, journaux, télévision...) s'adressent en particulier à la dimension émotionnelle du sujet en négligeant volontairement ses capacités de recul face aux promesses faites et d'évaluation lucide, après réflexion, de leurs contenus:

Elles s'évertuent [...] à exciter la pensée magique enfantine contenue en chacun, en lui faisant croire que, en consommant tel produit, en votant pour tel parti politique ou en

épousant telle norme ou telle attitude, il parviendra sans effort à recouvrer l'équilibre et l'harmonie, dans la paix, la sécurité et l'abondance (Nabati, ibid., p. 323).

Par ailleurs, les chaînes de télévision tout comme certains sites d'Internet font de la culture « un produit de consommation » (Augé, 2001 : 307), tout en fournissant à l'individu des images de l'altérité, « alors que la reconnaissance de celle-ci est au cœur de l'activité culturelle » (*idem*). Les conséquences ne tardent pas à se faire voir :

L'accoutumance à l'image isole l'individu et lui propose des simulacres d'autrui. Plus je suis « dans » l'image, moins je suis investi dans l'activité de négociation avec autrui [...]. L'image, souvent, ne joue plus un rôle de médiation vers l'autre, mais s'y substitue, s'identifie à lui (Augé, ibid., p. 307).

Et si l'on se laisse au gré de la passivité et on prend « des vessies pour des lanternes, des simulacres pour des réalités » (*ibid.*, p. 309), en principal pour conforter ses désirs infantiles soumis au principe de plaisir, si l'on oublie de faire conjointement appel à la raison pour l'examen du réalisable et de l'impossible dans une perspective généralement existentielle mais aussi personnelle, on risque de tomber dans le piège tendu par sa propre naïveté. Car, c'est justement

[...] cet accord entre l'adulte et l'enfant [...] qui étayera le sujet, l'aidant à piloter son existence en étant optimiste et confiant dans ses capacités, mais aussi conscient de ses limites, les siennes propres et celles inhérentes à l'existence [...] (Nabati, ibid., 322-323).

En l'absence d'une interaction réussie entre désirs et raison, il y a en outre le risque, du point de vue du bien-être personnel, de ramasser à l'intérieur de soi-même, pêle-mêle, sans discernement, des injonctions de l'environnement, d'ordre logique, moral ou axiologique, admises sans discussion et, par surcroît, de leur faire automatiquement crédit en dépit de toute évidence empirique.

Effets de la lecture littérale de la « sagesse des nations »

Expressions d'une « vérité d'expérience » ou d'un « conseil de sagesse pratique et populaire » (*Le Nouveau Petit Robert de la langue française*, 2008), les proverbes réussissent à s'imposer comme repères collectifs, mais aussi individuels auxquels on se rapporte sans arrêt et, parfois, machinalement au niveau discursif, lorsqu'on apprécie les capacités et le comportement de soi-même et d'autrui, ainsi qu'au niveau actionnel.

Une illustration amusante de la soumission sans contredit aux « prêts-à-penser » vient de l'essai qu'a écrit en 2007 Umberto Eco en marge du texte d'un anonyme, « Paese che vai, usanza che trovi » (« Autant de têtes, autant d'avis »), inclus dans *Costruire il nemico e altri scritti occasionali*, Bompiani, Milano, 2011 (« Construire l'ennemi et autres écrits occasionnels », 2014²). C'est, selon Eco (2013 : 259), un petit volume ayant un titre « appétissant » : « *De la nouvelle Utopie ou de l'Île Perdue, où un Législateur obéissant a essayé de bâtir la République Heureuse en suivant le principe selon lequel les Proverbes sont la Sagesse des peuples* ».

Dans une première partie sont énoncés « les principes sur lesquels s'était fondée l'Heureuse République » (p 259), alors que dans la deuxième partie sont énumérés « les inconvénients et les incidents découlant de la fondation de l'État respectif et donc les motifs en vertu desquels l'Utopie avait échoué dans quelques années. » (p.259) Le « Principe Utopique » autour duquel était organisée cette « Heureuse République » puisait dans « la sagesse des temps les plus reculés (apprends du passé, crois en l'avenir et vis au présent) » (p. 260).

La mise en application des proverbes, *pris à la lettre*, avait pourtant généré des difficultés insurmontables dans tous les domaines ayant trait aux activités vitales, quotidiennes. Ainsi, la chasse, la pêche, l'agriculture, etc., en un mot, toutes les occupations productives, mais aussi les habitudes de l'hygiène, de la préparation des plats, etc., ou bien celles se rapportant à la vie en commun (interactions verbales, jeux et compétitions sportives, relations commerciales, attitudes face au travail, à la justice, à la médecine, à l'éducation ou à la religion et à ses fêtes, etc.) obéissaient, sans exception, aux croyances et convictions tirées d'une interprétation littérale des « Proverbes - Sagesse des peuples ». Mal compris, ils acquièrent le statut de fournisseurs *indiscutables* de normes de comportement, remplaçant ainsi la réflexion et la décision personnelles.

Esclaves de la confiance inébranlable en la vérité pratique des proverbes, les adeptes des pensées et prescriptions toutes prêtes finissent par vivre de nombreux ennuis, au lieu du bonheur promis, espéré et, bien sûr, attendu. Malheureux, ils quitteront en fin de compte l'île et son législateur, qui devra reconnaître l'échec de son projet de société idéale.

Néanmoins, les inconvénients dramatiques auxquels se heurtent ces personnages font le bonheur de quelqu'un, et ce quelqu'un est le récepteur réel. En effet, le sens au pied de la lettre que les habitants de cette *Île Perdue* donnent aux préceptes de la « Sagesse des Peuples », la manière de les matérialiser dans leurs activités journalières sont à coup sûr une source constante de

² Il s'agit d'un recueil d'essais lu en une traduction roumaine, faite par tefania Mincu : *Cum ne construim du manul i alte scrieri ocazionale* (voir références bibliographiques, Umberto Eco, 2013 : 259-270). Les variantes en français des citations données m'appartiennent, vu que la variante française, publiée en 2014, ne contient pas le texte qui nous intéresse ici.

divertissement. On s'amuse à la lecture des scénarios où l'on se fie aveuglément aux injonctions transmises plus ou moins explicitement par les proverbes appris, qui légitiment à leurs yeux les attitudes qu'ils prennent et les choix qu'ils font lorsqu'il se pose la question d'agir ou de préférer l'inaction.

Citons quelques-unes des références culturelles partagées par toute la communauté, représentatives en premier lieu de l'énorme distance entre le dire et le faire - selon le commentaire de l'auteur anonyme du volume, que note Eco : « entre dire et faire il y a toute une mer » (p. 269). L'absurdité et l'improductivité visible des efforts ininterrompus de donner corps aux principes/verdicts que le discours renferme font le malheur du peuple de l'Île, mais elles font le délice des lecteurs qui, bien avisés, assistent à un « spectacle » dont l'extravagance atteint souvent le summum.

Parmi les conséquences de l'application machinale des verdicts transmis par les proverbes qu'on a assimilés, rappelons les faibles résultats de la chasse. Concrètement, ces résultats sont dus à l'obéissance irréfléchie au principe « qui n'a pas de chien chasse avec le chat » (p. 260), le chat n'étant pas, à coup sûr, capable d'apporter une aide substantielle à cette activité !

D'autre part, la crise perpétuelle connue par l'agriculture s'origine dans la croyance intouchable que « lorsque la poire est mûre, elle tombe seule de l'arbre » (p. 260). Naturellement, on attendait qu'« elle tombe seule de l'arbre ».

Si l'on envisage maintenant l'hygiène, celle-ci était minimale, vu un autre sacro-saint principe (une sorte de transposition contextuelle du proverbe « chat échaudé craint l'eau froide ») fonctionnant à titre de prescription littéralement interprétée : « qui s'est brûlé avec de l'eau bouillante craint l'eau froide » (p.261). En parallèle, suivant un autre principe mal compris, « le meilleur miroir, c'est un vieil ami » (p. 262), la toilette matinale posait d'importants problèmes « puisqu'il n'était pas facile de trouver chaque matin un vieil ami disponible » (*idem*).

Quant à la vie collective, elle s'était réduite à quelques monosyllabes, étant régie par des valeurs qu'incluent d'autres principes lus ad litteram, tels que « le mot qui sort, affaiblit l'homme, le mot retenu, l'affermir » (*idem*).

Du côté de la justice, les aspects culturels sur lesquels elle se fondait ne faisaient qu'entraver sérieusement sa pratique. Ainsi, on « ne pouvait presque jamais juger parce que le péché avoué est à moitié racheté » ; au cas où l'on parviendrait quand même à prononcer une condamnation, il était interdit d'annoncer publiquement les sentences « puisqu'on dévoile seulement le péché, et non pas le pécheur » (p. 264).

Les convictions de la communauté se ressourçant à « la sagesse des peuples », « traduite » à la lettre, se concrétisaient donc en des principes, attitudes, normes, ou procédés qui agissaient continuellement afin de structurer la vie de n'importe quel domaine de l'« Heureuse République ».

Remarquons en outre l'attitude face aux médecins, preuve supplémentaire d'abolition du discernement, en l'absence duquel on se plie aux valeurs transmises, sans s'interroger sur leur validité dans la vie au quotidien, la conséquence inmanquable étant, répétons-le, qu'à la place du bien-être, cette « République » connaîtra un mal-être toujours plus accentué. La méfiance éprouvée à l'égard des médecins était nourrie par tout l'arsenal de références socioculturelles – autorité infaillible, consciencieusement mises en pratique : « la compréhension est un dommage pire que les infirmités », « le médecin n'a pas de remède contre la peur » - à quoi donc bon aller le consulter? -, etc. De même, étaient désapprouvés les traitements prescrits par les cardiologues, le proverbe enseignant qu'on ne pouvait pas dicter au cœur ce qu'il devait faire (p. 267). Les médecins se trouvaient à leur tour sous l'emprise des raisonnements que leur inspirait « la sagesse populaire ». Ainsi, ils « ne daignaient pas fréquenter les hôpitaux en disant que celui qui suit les boiteux s'habitue lui aussi à boiter » (268).

La méfiance dépasse pourtant le domaine médical, elle s'étend, atteignant finalement l'éducation. Pourquoi l'éducation? « Tout d'abord, nous précise-t-on, [...] puisque la pratique vaut mieux que la grammaire » (268). La logique ne vaut rien, elle non plus, « vu que l'histoire ne s'écrit pas avec des 'si' et des 'mais' » (*ibid.*). L'étude des mathématiques « se réduisait aux notions minimales : les enfants apprenaient, certes, qu'il n'existe pas de deux sans trois, mais ils n'arrivaient pas aux chiffres suivants puisqu'on ne pouvait pas prononcer quatre s'il n'était pas porté en sac – et l'on n'avait pas détaillé ce que l'enfant devait avoir dans le sac [...] » (p. 268-269).

Des sacro-saintes habitudes acquises ne manquait pas non plus la discrimination face aux enfants les plus dégourdis, effet de la confiance absolue en la sentence « qui parle de beaucoup de choses, en sait peu » (p. 269). En tout cas, ces enfants tombaient immédiatement malades, disait-on, l'explication venant toujours du côté de la « sagesse pratique », condensée dans la formule « qui comprend, souffre ». D'où la conclusion de ces fidèles aux croyances toutes faites, évoquant un autre dicton : « mieux vaut un âne vivant qu'un philosophe mort » (p. 269). Le lecteur n'est pas moins surpris par l'interdiction de présenter un CV, qui frappait les diplômés en quête d'emploi, interdiction s'appuyant sur le dicton « qui se vante, se barbouille » (*idem*). Étaient plutôt encouragés le manque d'occupation, ou bien les occupations modestes, en se soumettant strictement à la devise en circulation « apprendis à lire et à écrire et mets-les de côté » (*idem*).

Les ardents porte-parole des valeurs et normes extraites de la « sagesse d'hier » se sont finalement aperçus qu'elles les rendaient malheureux et, par conséquent, peu à peu ils ont abandonné l'« Heureuse République », alors que le

législateur de celle-ci a dû reconnaître l'échec de sa construction utopique, suivant le proverbe « mieux vaut tard que jamais » (*idem*). Mais est-ce qu'on pourrait s'attendre à un sort différent de la faillite lorsqu'on se propose de mettre en œuvre un projet utopique ?

Les effets saugrenus sur le plan aussi bien logique qu'actionnel de ces cas de figure sont en principal dus au sérieux avec lequel on se fie à la lecture excessivement *littérale* d'une série de sentences transmises d'une génération à l'autre. De la croyance inébranlable en leur sens dénotatif ressortent tous les principes et règles qui régissent les interactions interindividuelles ainsi que les modes de se rapporter aux institutions ou aux activités au quotidien.

D'autres repères communautaires démesurément employés

Si la République évoquée ci-dessus se propose, par l'entremise de son législateur, d'apporter le bien-être, la mauvaise compréhension des repères culturels sur lesquels elle se fonde et, en prolongement, leur pratique contraire au bon sens / à la raison conduisent, amère ironie, à un mal-être qui force ses habitants de la quitter.

Notons, d'autre part, que l'adhésion profonde à des valeurs dont la hauteur est si grande qu'elles ne peuvent jamais être atteintes, frisant l'idéal, il est peu probable qu'on remplisse les conditions exigées par une existence harmonieuse. Lorsqu'on se représente soi-même - ou l'on juge autrui - à l'aune des standards de perfection, on ne voit en général que les insuffisances plus ou moins graves, sans se soucier de percevoir tout le « tableau ».

Pour une représentation plus extensive de soi-même ou d'autrui, on aurait besoin d'un regard attentif à plusieurs facettes du réel, susceptible de corriger le déséquilibre évaluatif suscité par le conformisme socioculturel porté à l'excès. C'est ce que relève avec humour « un Québécois à Paris », appelé Jean-Benoît Nadeau – journaliste et chroniqueur canadien, écrivain de plusieurs livres sur la langue et la culture françaises. Il s'installe pour une année à Paris, observe de très près les mœurs des Français, les soumet au crible et les compare à celles des Nord-Américains pour aboutir en fin de compte à la publication d'un article sur les résultats de ses réflexions et vécus (voir 2014 : 35).

Ainsi, un parallèle entre les deux aires culturelles permet de constater que, malgré l'écart prégnant qui existe entre elles, elles se rejoignent sur le plan des *outrances* qui font perdre le sens du réel à ceux qui risquent de tomber dans leur piège. Plus exactement, la comparaison dévoile un mélange de similitudes et de divergences. Rapprochement du côté de l'attitude face au réel matériel, sérieusement maltraité, antinomie du côté du contenu des propos référant à ce réel :

Autre domaine où les Français sont champions : la critique outrancière. Personne au monde ne fait ça mieux qu'eux.

Alors que deux Anglais qui se rencontrent font la queue, deux Français dans la même situation diront du mal de la France. [...]

J'admets d'emblée que dans ma culture, il faut être optimiste, enthousiaste, consensuel. Bref, happy. L'herbe est toujours plus verte chez le voisin.... Sauf en Amérique, où nous trouvons notre herbe « super verte ».

Les Français, il me semble, pêchent par excès inverse. L'herbe verte ? Oubliez ça. Vous savez, l'herbe n'est plus ce qu'elle était... pour ce qu'il en reste... Je caricature à peine.

J'en conviens : l'angélisme et le positivisme à la sauce nord-américaine tendent à masquer les problèmes. Mais il me semble qu'à trop se critiquer, les Français en perdent aussi le sens du réel (Nadeau 2014 : 35 ; c'est moi qui souligne).

Faire siens les excès idéologiques constitutifs de l'identité culturelle d'une communauté, qu'ils soient pratiqués *par le haut ou par le bas*, conduit en définitive au même irrespect face à ce qui existe vraiment, comme le suggère J.-B. Nadeau dans la citation ci-dessus.

Les conventions socioculturelles fournissent des « prêts-à-penser-droit » (des règles logiques), ainsi que des « prêts-à-se-comporter » (Changeux, in Changeux, Ricoeur, 1998 : 245), qui viseraient des règles discursives ou morales (ce qu'il faut dire/faire). Ces conventions – repères, incluant toutes sortes de rites, se distinguent des « convictions bien pesées » - des convictions qui, ayant subi l'épreuve critique (*ibid.*, p. 266), arrivent à tourner en dérision les manières de dire et de faire *habituelles*, mais aussi les simulateurs : ceux qui prétendent forger leur identité à partir de l'éthos que composent les « prêts-à-penser-droit » et les prêts-à-se-comporter ».

Autour des « convictions bien pesées » dans la perspective du narrateur proustien

Les travaux du chercheur français Philippe d'Iribarne, axés sur la compréhension de « la diversité des manières dont les humains s'organisent, d'un bout à l'autre de la planète, pour vivre et travailler ensemble » (2006 : 9), accordent, naturellement, une grande place à la découverte, par une lecture comparative, des singularités de la France en matière de références culturelles fondamentales. Celles-ci sont en mesure de fournir une conception particulière de l'homme ainsi que de la société où son esprit s'est formé (se forme).

Une incursion dans l'histoire des idées française conduit à la mise en évidence d'un repère dominant, qui perdure depuis des siècles tout en connaissant des variations sémantiques et terminologiques. Il s'agit de l'*honneur*

– qui se décline en plusieurs formes : noble - noblesse, grandeur, gloire, pureté, prestige, distinction, ce qui élève / est élevé, etc. -, opposé à *vil*, à ce qui est impur, sale, à ce qui est bas / abaisse, etc.

Au fil du temps, il y a eu plusieurs voies et stratégies par lesquelles on essayait d'acquérir de l'« honneur ». P. d'Iribarne résume trois modes français rendant possibles l'entrée dans le monde de la « noblesse » :

- *accéder à un monde qui échappe au temps [...], un monde purement spirituel : l'univers de la pensée, de l'art, des idées qui transcendent la contingence des temps et des lieux ;*
- *prolonger son existence dans le temps par-delà la mort : par la gloire, l'appartenance à une lignée qui ne s'éteindra pas, la transmission de ce que l'on est [...] à des héritiers qui en perpétueront la mémoire ;*
- *[...] lutter contre ce qui est « sale », contre le « désordre » [...] (P. d'Iribarne, *ibid.*, p. 58).*

L'auteur évoque les ordres essentiels de la France d'Ancien Régime pour qualifier ces voies, l'une étant cléricale, l'autre, aristocratique, la troisième, bourgeoise, et examine les ethos correspondants, admirablement mis en scène par Marcel Proust dans *À la recherche du temps perdu* (d'Iribarne, *ibid.*, p. 60-70). Notre investigation sera consacrée au point de vue du narrateur proustien à partir seulement du premier volume, *Du côté de chez Swann*, à propos des repères qui composent ces ethos et des modes de leur pratique dans les registres suivants : social, moral et esthétique. Comme le remarque le chercheur français, il n'y a pas de correspondance exacte entre les voies respectives, plutôt idéales, et les stratégies groupales, voire individuelles, exemplaire étant, semble-t-il, la pluralité identitaire du fils Swann. Le narrateur proustien se montre en revanche plus constant puisqu'il

*[...] met la pureté cléricale très au-dessus et la pureté bourgeoise très en dessous de la pureté aristocratique (d'Iribarne, *ibid.*, p. 64).*

À ses yeux, l'accès à un *monde spirituel*, en accord avec la pureté cléricale, se fait par le biais de *l'univers de l'art* qui (le) *protège* contre les contingences de la réalité terrestre. Une telle vision expliquerait le contraste frappant entre le portrait de Mme de Guermantes, tracé mentalement avant de la rencontrer, qu'il avait « arrangé » artistiquement, et « la personne de chair et d'os » lorsqu'il la voit pour la première fois. L'énorme frustration du narrateur ne surprend pas du moment où le décalage entre le monde matériel, assujetti aux lois de la vie, et le

monde immatériel, esthétique en l'occurrence, qui élève au-dessus de telles lois, est lui aussi énorme :

Ma déception était grande. Elle provenait de ce que je n'avais jamais pris garde quand je pensais à Mme de Guermantes, que je me la représentais avec les couleurs d'une tapisserie ou d'un vitrail, dans un autre siècle, d'une autre matière que le reste des personnes vivantes. Jamais je ne m'étais avisé qu'elle pouvait avoir une figure rouge, une cravate mauve [...] et l'ovale de ses joues me fit tellement souvenir de personnes que j'avais vues à la maison que le soupçon m'effleura, pour se dissiper d'ailleurs aussitôt après, que cette dame en son principe générateur, en toutes ses molécules, n'était peut-être pas substantiellement la Duchesse de Guermantes, mais que son corps, ignorant du nom qu'on lui appliquait, appartenait à un certain type féminin, qui comprenait aussi des femmes de médecins et de commerçants. « C'est cela, ce n'est que cela, Mme de Guermantes ! », disait la mine attentive et étonnée avec laquelle je contemplais cette image qui naturellement n'avait aucun rapport avec celles qui sous le même nom de Mme de Guermantes étaient apparues tant de fois dans mes songes [...] tout, jusqu'à ce petit bouton qui s'enflammait au coin du nez, certifiait son assujettissement aux lois de la vie [...] (Proust, 1987 : 288).

Ses rêveries esthétisantes, stimulées par sa culture et son talent artistiques, l'aident à donner vie à une réalité supraterrrestre qui, par les transfigurations qu'elle opère, préserve la noblesse propre aux « choses » de l'esprit, associée à la pureté cléricale, et met en échec la dégradation propre à la matière. Par là, on assiste à une victoire, provisoire, c'est vrai, de l'imagination sur le paradigme de cette dernière incluant ce qui est *vil, impur, sale, bas, commun, vulgaire*.

Une autre manière d'échapper au déshonneur, même si elle est au-dessous de l'éternité des valeurs spirituelles, « consiste à s'inscrire dans la durée des siècles » (d'Iribarne, *ibid.*, p. 66). Il s'agit de la *pureté aristocratique*, un élément décisif pour l'atteindre étant, selon les réflexions du narrateur, l'appartenance à une lignée, l'ancienneté de la gloire, de la notoriété. La grandeur, l'éclat dont jouissaient les « mondains » tenaient alors à leur inscription dans une *histoire* qui confère une distinction durable.

Le narrateur associe également la pureté et le prestige afférent à l'attachement constant aux acquis qui relèvent nécessairement des valeurs de l'esprit. Exemplaïres s'avèrent être les deux sœurs de sa grand-mère :

*[...] des personnes d'aspirations élevées et qui à cause de cela même étaient incapables de s'intéresser à ce qu'on appelle un potin [...], et d'une façon générale à tout ce qui ne se rattachait pas directement à un objet esthétique ou vertueux (Proust, *ibid.*, p. 116 ; c'est moi qui souligne).*

Leurs nobles désirs, en concordance avec les hautes valeurs esthétiques et morales, s'accompagnaient, certes, d'un désintéressement évident à l'égard de tout ce qui se rattachait à la vie mondaine.

En parallèle, le narrateur n'oublie pourtant pas d'évoquer les côtés factices de l'ethos (déployé dans les salons) aristocratique(s), d'où l'infériorité de cet ethos par rapport à celui clérical. L'apparence de simulation, de facticité des « grands » du monde est d'ailleurs suggérée dès le portrait fait à la duchesse de Guermantes lors de leur première rencontre, lorsqu'il observe, à son regret, le surprenant contraste entre la femme qu'il s'était représentée à travers ses repères artistiques et la réalité matérielle de celle-ci :

[...] était si réelle que tout [...] certifiait son assujettissement aux lois de la vie, comme dans une apothéose de théâtre, un plissement de la robe de la fée, un tremblement de son petit doigt, dénoncent la présence matérielle d'une actrice vivante [...] (Proust, *ibid.*, p. 288 ; souligné par moi).

Une troisième voie d'échapper à ce qui dégrade, salit, déshonore, consiste non à fuir le monde matériel « (en s'inscrivant dans l'éternité ou dans l'histoire) mais à organiser celui-ci » (d'Iribarne, *ibid.*, p. 68-69). C'est en principal le propre de *l'ethos bourgeois* dont la franchise, la modestie et les rituels qui donnent « une certaine solidité à ce bas monde » (*ibid.*, p.69) confèrent souvent de la noblesse, de la distinction aux porte-parole de ces valeurs pratiquées discrètement. Le narrateur évoque les aspects moraux de cet ethos au moment où, par exemple, il passe de la description des chambres de la maison de Combray où habitait sa tante Léonie à une généralisation ; l'élargissement de la perspective le fait constater la ressemblance avec d'autres chambres de province :

C'étaient de ces chambres de province qui [...] nous enchantent des mille odeurs qu'y dégagent les vertus, la sagesse, les habitudes, toute une vie secrète [...] et morale [...](Proust, *ibid.*, p. 147 ; c'est moi qui souligne).

Néanmoins, le narrateur se distancie de certains traits de l'ethos bourgeois qui ne portent pas la marque de l'honorabilité, du prestige, dont l'intérêt, l'utilité ou la solidité matérielle. Rappelons à ce propos « les aspirations élevées » de sa grand-mère, en vertu desquelles

[...] elle ne se résignait jamais à rien acheter dont on ne pût tirer un profit intellectuel, et surtout celui que nous procurent les belles choses en nous apprenant à chercher notre plaisir ailleurs que dans les satisfactions du bien-être et de la vanité [...] (Proust, *ibid.*, p. 136).

Dans les préférences de la grand-mère, la valeur esthétique des objets prend le dessus par rapport à leur valeur pratique. Pour ce qui est de la beauté, elle tient à leur ancienneté :

Même quand elle avait à faire à quelqu'un un cadeau dit utile, quand elle avait à donner un fauteuil, des couverts [...], elle les cherchait « anciens », comme si leur désuétude ayant effacé leur caractère d'utilité, ils paraissaient plutôt disposés pour nous raconter la vie des hommes d'autrefois que pour servir aux besoins de la nôtre (Proust, idem).

Son art de faire un cadeau était influencé par ses très hauts repères culturels. Ils la poussent à sélectionner soigneusement n'importe quel objet matériel. Ainsi, quand la grand-mère voulait acheter à son neveu des photographies représentant des paysages ou des monuments, elle ne se contentait pas de ce que lui offrait un commerce banal, sans originalité. Le narrateur laisse voir le souci qu'elle avait de trouver quelque chose de distingué, vu l'aversion que lui inspirait ce qui était commun ou terre à terre, aversion nourrie, certes, par ses références exquises :

*Elle eût aimé que j'eusse dans la chambre des photographies des monuments ou des paysages **les plus beaux**. Mais au moment d'en faire l'emplette, et bien que la chose représentée eût une valeur esthétique, elle trouvait que la vulgarité, l'utilité reprenaient trop vite leur place dans le mode mécanique de représentation, la photographie. Elle essayait de ruser et sinon d'éliminer entièrement la banalité commerciale, du moins de la réduire [...], d'y introduire comme plusieurs « épaisseurs » d'art : au lieu de photographies de la Cathédrale de Chartres [...], du Vésuve, **elle [...] préférait me donner des photographies de la Cathédrale de Chartres par Corot [...], du Vésuve par Turner, ce qui faisait un degré d'art de plus** (Proust, *ibid.*, p. 136-137 ; c'est moi qui souligne).*

Choisir les objets selon leur utilité avait pour corrélatif donc, à ses yeux, la vulgarité conjointe à la mesquinerie :

*[...] ma grand-mère **aurait cru mesquin** de trop s'occuper de la solidité d'une boiserie où se **distinguaient** encore une fleurette, un sourire, quelquefois une belle imagination du passé. Même ce qui dans ces meubles répondait à un besoin, comme c'était d'une façon à laquelle nous ne sommes plus habitués, la charmait comme les vieilles manières de dire où nous voyons une métaphore, effacée, dans notre moderne langage, par l'usure de l'habitude (Proust, *ibid.*, p.137-138 ; souligné par moi).*

En bref, l'ethos spirituel, relevant d'un ordre supérieur, est plutôt incarné par les produits de la haute culture, originale et enrichissante, fussent-ils artistiques, philosophiques, ou bien littéraires. En raison de son prestige, cet

ethos attire des membres de toutes les castes sur lesquelles le narrateur proustien se focalise et qu'il juge à l'aune des valeurs qu'il suggère, tantôt en s'y reconnaissant lui-même, tantôt en prenant ses distances. Suivant sa conviction « bien pesée », la suprématie de cet ethos spirituel consisterait justement en ses possibilités de construire des *modèles de perfection* esthétique, intellectuelle ou morale, susceptibles de fournir une sorte d'abri immatériel, *durable et distingué*, contre les changements avilissants, inhérents à la matière.

Il convient pourtant d'ajouter que si la tendance commune des personnages des diverses castes proustiennes est, en accord avec leur époque, de s'intéresser aux produits de l'esprit, il n'en reste pas moins que la manière de s'y rapporter varie de l'une à l'autre, voire d'un individu à l'autre. Rappelons, d'un côté, le snobisme et l'insincérité afférente qui règnent dans les salons (chez les « mondains »), où les mérites physiques (élégance, grâce, hardiesse, etc.) sont en général à l'inverse des mérites d'ordre intellectuel ou moral. Parallèlement, l'accès *authentique* à l'éternité des valeurs de l'esprit (honneur, noblesse, distinction, grandeur, pureté, etc.), qui n'avaient rien à voir avec les expressions toutes faites, exige, selon l'expérience personnelle du narrateur, un apprentissage, une *initiation* dont il bénéficie grâce, entre autres, aux livres de Bergotte. Le charme qu'ils exercent sur lui - en raison notamment de la philosophie nouvelle exprimée « par de merveilleuses images » (Proust, *ibid.*, p. 197) - est si intense que son seul objectif devient celui de « vivre uniquement par la pensée de Bergotte » (p. 200), un « esprit parfait » descendant « d'un monde inconnu vers lequel, avoue le narrateur, je cherchais à m'élever » (*ibid.*, p. 199).

Dans la vision du narrateur, la vraie distinction, ainsi que les notions rapprochées, beauté, pureté, etc., correspondent donc aux créations qui produisent des plaisirs sublimés, désintéressés sans doute, tout en aidant l'individu à échapper à la dégradation, en fin de compte à la vulgarité à laquelle le voue la persistance dans une existence recourant strictement aux valeurs matérielles, éphémères par définition.

* *
*

S'ils sont profondément intégrés, les emprunts socioculturels (préférences, principes, normes, pratiques), contribuent au développement identitaire de l'individu, par conséquent, à l'enrichissement de son savoir être et de ses savoir-faire, conjointement à une meilleure adaptation lors des interactions interpersonnelles et/ou professionnelles. Une place à part est détenue par les productions qui satisfont le besoin que l'être humain ressent de temps en temps d'échapper à son existence matérielle, quotidienne, et lui offrent des voyages à travers des univers possibles (musicaux, picturaux, philosophiques ou littéraires)

élevés au-dessus de l'apparence commune, se proposant de toucher aux essences, à l'universel, et /ou d'apporter imaginairement, par l'entremise des stylisations, l'immortalité en ce monde terrestre.

Il arrive d'autre part que les emprunts culturels, notamment ceux venus du côté des créations innovantes, dépassant ce qui est particulier, périssable, et s'attachant aux vérités sans frontières temporelles ou spatiales, soient plus ou moins grossièrement mimés pour des raisons de prestige, de distinction. Une figure emblématique en ce sens est, sans aucun doute, le snob proustien.

Références bibliographiques

1. AUGÉ, Marc (2001), « Culture et déplacement », in Yves Michaud (sous la direction de), *Université de tous les savoirs*, « Qu'est-ce que la culture ? », volume 6, avril, Éditions Odile Jacob, Paris, p. 299-309
2. BLU, Dominique (2000), CDTM – Centre de Documentation Tiers Monde de Paris.[En ligne]. URL : <http://base.d-p-h.info/fr/dossiers/dossier-30.html> (Consulté le 15 juin 2014)
3. CHANGEUX, Jean-Pierre, RICOEUR, Paul (1998), *Ce qui nous fait penser. La nature et la règle*, Éditions Odile Jacob, Paris
4. ECO, Umberto (2011: *Costruire il nemico e altri scritti occasionali*, Bompiani, Milano)/ (2013), *Cum ne construim dușmanul și alte scrieri ocazionale*, trad. roum., Polirom, București
5. IRIBARNE, Philippe d' (2006), *L'étrangeté française*, Seuil, Paris
6. MEYER, Bernard, (2012), *Les pratiques de communication. De l'enseignement supérieur à la vie professionnelle*, Armand Colin, Paris, 2^e édition
7. NABATI, Moussa (2008), *Guérir son enfant intérieur*, Fayard, Paris
8. NADEAU, Jean-Benoît (2014), « Mais comment font-ils ? », in *Le français dans le monde*, no. 391, janvier-février, p. 35
9. PADUART, Pierre (2004), « Psychisme et culture », *Revue belge de psychanalyse*, no 45, automne, <http://revue.psychanalyse.be/45a.html> (Consulté le 25 août 2005)
10. PROUST, Marcel (1987), *Du côté de chez Swann*, Flammarion, Paris

